

» chagrins que son maître avait contre le ministre, augmenta la jalousie du monarque à l'égard de la reine par de perfides confidences, et l'amena à donner son adhésion à un projet d'assassinat. Il devint l'âme de deux conjurations; l'une, dont Louis XIII était tacitement le chef, se composait de tous les ennemis de Richelieu et était dirigée contre ce ministre; l'autre, ayant pour drapeau le nom de Gaston, comptait dans ses affidés le roi d'Espagne, et était dirigée contre sa majesté. Tous les conspirateurs de l'une et de l'autre affaire prirent tant d'audace, qu'ils se mirent à faire ouvertement de beaux projets à l'avantage de leur grandeur et de leur fortune. »

Richelieu était alors malade à Narbonne, et déplorait la fatalité qui l'enchaînait sur un lit de douleurs dans un moment où il était si important pour lui d'être auprès du roi. Tous les courtisans, attentifs à la lutte qui s'engageait, se rangeaient, suivant leurs affections ou leurs intérêts, du parti du cardinal ou de celui du favori, et se distinguaient par les noms de cardinalistes et de royalistes. La faction qui prenait ce dernier titre comptait dans son sein les maisons puissantes que Richelieu avait abaissées, les partisans de Gaston et de la reine mère, les parents et les amis des seigneurs qu'il avait fait monter sur l'échafaud ou qu'il avait fait renfermer à la Bastille, et ils étaient nombreux; en outre, la majeure partie des populations des provinces du royaume, qui succombaient sous le faix des impôts.

La perte du cardinal paraissait certaine; lui-même, malgré toute son assurance, ne voyait pas sans inquiétude l'approche de l'orage qui allait fondre sur lui; cette fois il ne devait plus

compter sur les délations, ses ennemis l'attaquaient au grand jour. Cependant il échappa encore à ce péril imminent; et son salut lui vint d'un endroit d'où il ne devait pas espérer de secours. Anne d'Autriche, cette reine qu'il avait poursuivie de sa haine pendant vingt-deux ans, et qui, en toutes circonstances, s'était montrée sa plus cruelle ennemie, lui fit parvenir secrètement une copie du traité qui avait été signé à Madrid, par Fontrailles, au nom de Gaston, et par le duc d'Olivarez pour le roi d'Espagne. Cette démarche de la reine suffirait seule pour révéler quel lien l'attachait à Richelieu, si déjà tant d'autres preuves ne se réunissaient pour démontrer l'illégitimité du dauphin qu'elle avait mis au monde huit mois après la visite du roi au Louvre, et qui fut l'orgueilleux Louis XIV.

Le cardinal, après avoir pris connaissance du traité, le fit porter au roi, qui était malade au camp devant Perpignan. Il était dit dans ce traité, entre autres choses, que Monsieur recevrait de sa majesté catholique une somme de quatre cent mille écus pour faire des levées de troupes en France; plus une somme de cent vingt mille écus de pension pour ses dépenses personnelles; et que le comte de Soissons, les ducs de Bouillon, de Guise et plusieurs seigneurs acquerraient également d'énormes avantages en échange des services qu'ils promettaient de rendre à l'Espagne.

La communication de cette pièce importante changea immédiatement les dispositions du roi à l'égard de Richelieu. La crainte d'être à la merci de ses ennemis le détermina à venir à Tarascon, où vint le rejoindre son ministre pour se concerter avec lui. Le cardinal triompha cette fois encore de

ses adversaires; par ses ordres, le duc de Bouillon, l'un des chefs les plus importants des factieux, fut arrêté au milieu même de l'armée qu'il commandait; Cinq-Mars, le favori du roi, fut emprisonné, ainsi que son ami de Thou; plusieurs gentilshommes obscurs furent poignardés ou empoisonnés, et tout cela au milieu de la cour en plein jour, sans que personne osât élever la moindre plainte. Gaston d'Orléans s'humilia devant le ministre, demanda grâce, abandonna ses complices, et eut la lâcheté de faire l'office de délateur.

Parmi les conjurés qui s'étaient montrés le plus hostiles à Richelieu, se trouvait le jeune Jean-François-Paul de Gondy, abbé de Retz, qui devait bientôt jouer un rôle fort remarquable dans l'état, sous le titre de coadjuteur. « C'était, dit » Tallemant des Réaux, son contemporain, un petit homme » noir, qui ne voyait que de fort près, mal fait, laid, et ma- » ladroit de ses mains à toutes choses. Il ne savait même pas » se boutonner; et une fois à la chasse, il fallut que monsieur » de Mercœur lui remît son éperon, car il n'en pouvait venir » à bout. Sa famille avait voulu en faire un chevalier de Malte; » mais la soutane lui venant mieux que l'épée, sinon pour » son honneur, au moins pour son corps; elle s'était décidée » à le faire entrer dans les ordres. Il était si rêveur, qu'à » table, si on lui mettait par malice une tête de perdrix dans » son assiette, il la portait à sa bouche et mordait dans la » plume, qui lui sortait de tous côtés. Cependant il n'avait » pas la mine d'un niais; il était même fort enclin à l'amour, » à la galanterie, et voulait faire du bruit. »

La haine que le jeune abbé de Retz avait pour le ministre prenait sa source dans une intrigue d'amour, dans laquelle

son éminence avait eu l'avantage. Gondy lui-même en fait l'aveu dans ses mémoires de la manière suivante: « J'étais » alors en grande retraite; j'étudiais tout le jour, et je » n'avais presque plus d'habitudes avec les femmes de la » cour, excepté avec madame la princesse de Guémenée. Le » diable lui était apparu il y avait quinze jours, évoqué par » les conjurations de Robert Arnauld d'Andilly, qui, je crois, » était encore plus amoureux que moi de la belle. J'évoquai » de mon côté, en faveur de ma princesse, un démon qui lui » apparut sous une forme plus bénigne et plus agréable, et » qui la détermina au bout de sept semaines à quitter sa re- » traite de Port-Royal, où, de temps en temps, elle faisait » néanmoins des escapades. Il s'en fallut de bien peu que » mes enchantements ne fissent naître une tempête à boule- » verser l'Europe entière. Le cardinal de Richelieu, qui ai- » mait à railler et ne pouvait supporter la plaisanterie, en fit » une en plein cercle sur mon compte et sur celui de madame » de Guémenée, dont il n'avait reçu que des rebuffades. Cette » princesse, à laquelle on rapporta le propos, fut outrée » contre le ministre et moi encore plus qu'elle.

» A cette première cause de haine vint s'en joindre une » autre. Madame de la Meilleraye, de qui, toute sotte qu'elle » était, je me sentais amoureux, plut à son éminence. Elle » n'aimait point le cardinal, qui était encore plus vieux par » ses incommodités que par son âge, et qui était tout à fait » pédant en amour. Dans les premiers temps, elle me tenait » au courant des avances ridicules qu'il lui avait faites et des » propositions honorifiques qu'il avait adressées au maréchal » son mari, ce qui nous mettait fort en gaieté; mais peu à

» peu elle devint moins communicative. Bientôt je m'aperçus
 » d'un changement dans l'accueil de la dame, et je compris
 » que sa petite cervelle ne résisterait pas au clinquant de la
 » faveur. En effet, un beau jour j'appris que le mari avait
 » ordonné à la belle d'aller trouver le ministre à Ruel, où
 » il faisait son séjour ordinaire, et qu'en femme soumise elle
 » avait obéi. Je me trouvais éconduit. Comme j'en étais avec
 » elle aux premiers feux du plaisir, et que j'avais trouvé une
 » satisfaction extrême à triompher du cardinal sur un aussi
 » beau champ de bataille, ma jalousie fut extrême, et j'entrai
 » avec ardeur dans la conjuration formée contre le mi-
 » nistre. L'exécution de notre projet paraissait assurée, lors-
 » que la fortune capricieuse tira le cardinal de ce mauvais
 » pas. Monsieur s'en retourna à Blois, et me promit de ne
 » pas me dénoncer. »

Gaston tint parole au jeune abbé de Retz, qui évita la vengeance de l'implacable Richelieu; mais le prince ne fut pas aussi discret à l'égard de Cinq-Mars et du courageux de Thou, son ami; ses dénonciations les perdirent. Voici la lettre insolente qu'avait écrite Richelieu au frère du roi pour obtenir de lui des révélations. « Vous savez, Monsieur, que
 » Dieu veut que les hommes aient recours à une entière et
 » ingénue confession de leurs fautes pour être absous en ce
 » monde; veuillez donc faire des dénonciations complètes.
 » Votre altesse a déjà bien commencé, c'est à elle d'achever
 » et de consentir à se laisser interroger par le chancelier. »

Il se soumit aux exigences du ministre; et ses réponses servirent de preuves contre le grand écuyer, qui avait été amené à Lyon par une escorte de six cents cavaliers, et

enfermé au château de Pierre-en-Cise pour y attendre l'issue de son procès.

Sur l'avis que le prince avait consenti à fournir des renseignements sur la conspiration, le cardinal, qui se trouvait alors à Montpellier, se mit en route pour Lyon, et remonta le Rhône jusqu'à Valence, dans un bateau remorquant une autre barque, où se trouvait enchaîné comme un criminel Jacques-Auguste de Thou, le fils du célèbre historien, dont le ministre redoutait l'énergie et qu'il voulait perdre.

A Valence, le cardinal se sentit tellement affaibli, que pour continuer la route, on fut obligé de lui faire avec des planches sur le bateau une chambre portative assez grande pour contenir un lit, une chaise et une table. Il arriva presque mourant à Lyon, où l'attendaient le chancelier Séguier et Laubardemont, chargés par son éminence de diriger la procédure contre Cinq-Mars et contre de Thou. Quoique les juges fussent entièrement dévoués aux volontés de Richelieu, néanmoins ils étaient embarrassés de trouver un prétexte pour condamner de Thou, qui réellement n'avait point trempé dans la conspiration. Alors Laubardemont, qui ne reculait devant aucune infamie, imagina d'insinuer à Cinq-Mars que le seul moyen d'obtenir sa grâce du cardinal était de charger son ami. Le grand écuyer donna dans le piège, et accusa fausement de Thou d'avoir pris part au complot formé contre le roi. Tous deux furent condamnés à mort.

On rapporte que le ministre, qui cependant était habitué à rencontrer des juges fort dociles, exprima sa surprise en apprenant la sentence portée contre le savant de Thou, et qu'il s'écria : « Quoi! de Thou condamné à mort? Je ne vou-

» lais qu'un emprisonnement; qu'importe, après tout, c'est
 » un de plus, que la justice ait son cours pour l'un et pour
 » l'autre. »

Les choses furent conduites avec tant de précipitation, que les interrogatoires, le récolement des deux accusés, les conclusions du rapporteur, l'arrêt et son exécution, tout fut terminé dans l'intervalle de huit heures. A cinq heures du soir on vint avertir les prisonniers qu'ils étaient attendus par le bourreau; tous deux se placèrent dans le fond de la voiture, ayant chacun un confesseur à la portière. Cinq-Mars demanda pardon à son ami de l'avoir compromis par ses réponses, pleura amèrement sa faute, et continua à parler avec lui jusqu'à la place des Terreaux, lieu fixé pour leur supplice. Le grand écuyer fut décapité le premier. Après son exécution, de Thou descendit de la voiture, dont la portière était restée fermée, et monta sur l'échafaud d'un pas ferme, tenant son manteau plié sur le bras droit; il salua le peuple, et s'étant mis à genoux devant le billot teint du sang de son malheureux ami, il le baisa; mais ne pouvant en soutenir la vue, il demanda qu'on lui bandât les yeux; le bourreau lui donna un mouchoir, qu'il arrangea lui-même; puis il posa sa tête sur le billot et reçut le coup fatal. De Thou était âgé d'environ trente-cinq ans, et Cinq-Mars, le favori de sa majesté, n'en avait que vingt-deux.

Au moment où l'on vint apprendre au ministre que justice était faite et que les deux condamnés avaient cessé de vivre, un courrier lui apportait la nouvelle de la prise de Perpignan; aussi s'empressait-il d'écrire à Louis XIII :
 « Sire, vos ennemis sont morts et vos armes sont dans Per-

pignan! » En lisant la lettre du cardinal, sa majesté n'éprouva aucune émotion, et s'enquit très-froidement des détails qui avaient précédé et suivi la condamnation de son favori. Deux mois auparavant, le roi avait montré la même insensibilité en apprenant la mort de sa mère.

Marie de Médicis, cette reine impudique, qui, après avoir scandalisé la France par ses crimes et par ses débauches, avait été contrainte de se réfugier à Bruxelles, puis à Londres, avait de nouveau été chassée de ce pays, forcée d'errer dans les cours étrangères et réduite à mendier aux souverains des secours qui lui étaient refusés; de sorte qu'après avoir été amenée, faute d'argent, à retrancher tout luxe extérieur, à renvoyer ses domestiques, à se restreindre au strict nécessaire, elle était venue se réfugier à Cologne, où son fils la laissa mourir de misère. On montre encore dans cette ville le grabat où Marie de Médicis termina ses jours à l'âge de soixante-neuf ans.

Sa mort n'avait pas produit la moindre sensation sur les courtisans non plus que sur le monarque; Richelieu seul, par une bizarrerie fort singulière, avait ordonné un service solennel en l'honneur de son ancienne maîtresse.

Après avoir vu tomber la tête de Cinq-Mars et de l'intrépide de Thou, le cardinal revint de Lyon à Paris, dans sa chambre ambulante portée par dix-huit de ses gardes. Louis XIII, qui était de retour depuis quelque temps dans sa capitale, ne prit pas même la peine d'aller à la rencontre de son ministre; il se contenta de lui rendre une visite quand il fut installé dans son palais. Du reste, inquiet lui-même de sa propre santé, il paraissait fort peu soucieux de

l'état de maladie de Richelieu ; et, nous devons en convenir, le moment était arrivé où, fatigués l'un de l'autre, ils avaient épuisé dans une longue contrainte la patience dont ils étaient doués, et ils paraissaient tous deux à la veille d'une rupture éclatante. Heureusement pour les peuples, ils n'eurent pas à supporter les conséquences terribles et inévitables d'une nouvelle querelle entre le roi et son ministre ; celui-ci sentant la mort approcher, fit mander la reine auprès de lui et l'entretint seule pendant trois longues heures. A la suite de cette conversation, il fit publier un édit par lequel Gaston d'Orléans était déclaré inhabile à exercer la régence, dans le cas de mort de Louis XIII avant la majorité du dauphin ; en outre, son éminence faisait retirer au prince son gouvernement, sa compagnie de gens d'armes et de cheveau-légers, pour lui enlever toute influence. Cette conduite du cardinal fit dire aux seigneurs de la cour qu'il agissait avec la prévoyance d'un père et la tendresse d'un amant. Trois jours après, Richelieu expira. En apprenant la mort du ministre, le roi se contenta de dire : « Voilà un grand politique de moins. » Quant au peuple de Paris, il fit des feux de joie !

Parmi les historiens qui ont écrit sur Richelieu, beaucoup ne s'arrêtant qu'à la superficie des choses et ne jugeant ce ministre que sur le bruit dont il remplissait l'Europe, l'ont considéré comme un grand homme d'état et ont exalté jusqu'à ses moindres actions. Pour nous, qui avons cherché à analyser les actes de son gouvernement sans nous laisser éblouir par le prestige d'une réputation usurpée, nous déclarons nous ranger de l'avis des écrivains qui dénie à Richelieu ses titres à l'admiration de la postérité. L'histoire

sévère et inexorable doit flétrir la mémoire d'un homme qui, pour se maintenir à la place de ministre, c'est-à-dire de premier valet d'un roi, n'a pas craint de bouleverser l'Europe entière, de couvrir de guerres et d'embrasements l'Italie, l'Allemagne, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, la Hollande et la France ; de faire tomber sous la hache du bourreau des milliers de têtes ; de faire emprisonner, torturer et brûler un nombre prodigieux de protestants et de catholiques.

Dans sa conduite privée comme dans sa vie politique, Richelieu mérite d'être blâmé, d'abord pour avoir payé de la plus noire ingratitude celle à qui il devait son élévation, Marie de Médicis ; pour avoir persécuté sans relâche la jeune reine Anne d'Autriche jusqu'au moment où elle eut consenti à se livrer à lui ; ensuite pour avoir traîné la robe de cardinal dans de honteuses turpitudes, en s'affichant l'amant en titre d'une prostituée, de Marion de Lorme, en mettant les trésors et les dignités du royaume à la merci de ses maîtresses ; pour avoir épuisé la France d'hommes et d'argent, à ce point que les deux tiers de la population étaient obligés de disputer aux bêtes de somme l'herbe des champs ; pour avoir arrêté l'essor de l'industrie et du commerce ; enfin pour avoir volé tant de richesses que pendant toute la durée de son ministère il put dépenser annuellement douze millions pour sa table, ses équipages, ses palais, ses terres, ses seigneuries ; et qu'au moment de sa mort, il était encore si riche, qu'un roi se fût estimé heureux d'être son légataire. Nous concluons en disant que Richelieu, pendant le cours de son existence, s'est montré tour à tour bas, rampant, hypocrite, audacieux, lâche, implacable et féroce, suivant que l'exigeait l'intérêt de